

Charles de Rémusat



*Correspondance
de M. de Rémusat pendant
les premières années
de la Restauration. V*

Charles de Rémusat

Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. V



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066330613

TABLE DES MATIÈRES

CCCLXXII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCLXXIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCLXXIV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCLXXV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS

CCCLXXVI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCLXXVII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCLXXVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCLXXIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCLXXX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCLXXXI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCLXXXII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCLXXXIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCLXXXIV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCLXXXV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT A LILLE.

CCCLXXXVI. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT A LILLE.

CCCLXXXVII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCLXXXVIII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCLXXXIX. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXC. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCI. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCIII. CHARLES DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCIV. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCV. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCVI MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT A LILLE.

CCCXCVII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT A LILLE.

CCCXCVIII. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CCCXCIX. MADAME DE RÉMUSAT, A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CD. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

ANNÉE1819. CDI. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDIII. MADAME DE RÉMUSAT, A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDIV. MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CCCCVI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDVII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXIV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXVI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXVII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE

CDXIX. CHARLES DE RÉMUSAT M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXXI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXXII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXXIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXXIV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXXV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXXVI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXXVII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXXVIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXXIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXXX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXXXI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXXXII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXXXIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXXXIV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXXXV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXXXVI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXXXVII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXXXVIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXXXIX. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE

CDXL. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXLI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXLII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXLIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXLIV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXLV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXLVI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXLVII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDXLVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDXLIX. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDL. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDLI. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDLII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDLIII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDLIV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDLV. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDLVI. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CDLVII. MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

CDLVIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

CORRESPONDANCE

DE

M. DE RÉMUSAT

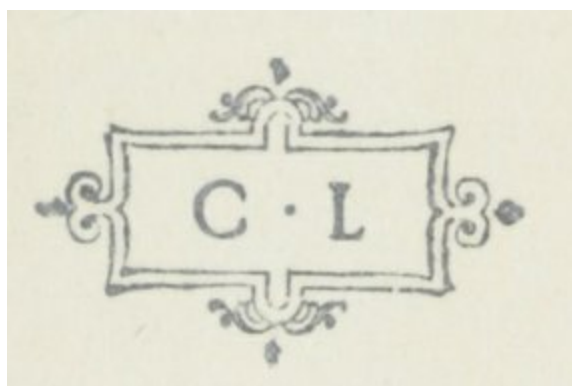
PENDANT LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION

PUBLIÉE PAR SON FILS

PAUL DE RÉMUSAT

SÉNATEUR

V



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1886

Droits de reproduction et de traduction réservés

**CORRESPONDANCE
DE
M. DE RÉMUSAT
PENDANT
LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA
RESTAURATION**

[Table des matières](#)

**CCCLXXII.
MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS
CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.**

[Table des matières](#)

Lille, mardi 6 octobre 1818.

Vous pensez bien que nous sommes dans une grande réjouissance de ce départ, au moins dans nos campagnes. Les villes regrettent un peu la consommation de tout ce monde, les maisons qui se louaient cher, la dépense en vins et en eau-de-vie; et la société, les bals; le paysan est franchement content. Mais voici bien une autre affaire: C'est que ces armées ont vraiment peur de nous. On craint d'être à l'arrière-garde, on soupçonne qu'on pourrait bien se cacher derrière les haies et tirailler un peu, enfin on voudrait s'en aller comme par enchantement. Tous les jours, nos voisins font des revues, tirent au blanc, pour montrer qu'ils sont nombreux et qu'ils ont de la poudre. Les généraux écrivent à votre père qu'ils se mettent sous sa protection; et lui, envoie à ses maires circulaires sur circulaires, pour les engager à la surveillance. Ces pauvres maires! ils ne savent à quoi entendre: Lettres pour ce départ, pour les élections, pour le recrutement, pour la garde nationale. Votre père est noyé dans les papiers, et j'admire qu'il se démêle au milieu de cette confusion; mais je crains toujours qu'il ne se fatigue. Je vous assure qu'il pêche par le trop de conscience;

si on regardait à quelque chose, il faudrait voir par plaisir comme tout cela est bien ordonné dans sa tête et dans ses bureaux. Je suis charmée de la rupture de vos indépendants mercuriels. Je ne puis consentir à voir ces gens-là les apôtres d'une doctrine que je crois bonne, en la réglant. Quant à Étienne, vous ne le raccommodez point avec moi, en me disant qu'il manie bien l'épigramme. C'est un genre de talent que je ne puis souffrir. Je suis sérieuse, mon fils, et point du tout méchante. Le rire, quand il est amer, me paraît une vraie grimace; les sentiments élevés dédaignent la moquerie, excepté lorsqu'ils ne peuvent se montrer autrement, comme dans *Nicomède*, et nous n'en sommes point à ne pas oser parler. J'aime mieux qu'on soit un peu lourd, comme Camille Jordan, et je le lirai volontiers, quand il m'arrivera.

J'ai vraiment de l'humeur des élections. Il fait beau temps et je me porte bien; le mois prochain, il pleuvra et peut-être serai-je malade; je m'embarquerai cependant, et nous verrons comment nous réglerons le retour. Je voudrais avoir madame de Vannoise, je passerais bien mon temps entre elle et vous; nous lirions *Sidney*, je le copierais et vous mettriez le nez dans ce que je nomme mon *fouillis*. Je ne crois pas que je le porte avec moi; ce n'est point une lecture à faire au travers des allées et des venues de Paris; si vous venez, je vous le livrerai tel qu'il est. Vous trouverez, je crois, que je n'ai pas trop perdu mon temps cet été; j'ai bien écrit déjà près de cinq cents pages, et j'en écrirai bien davantage. La besogne s'allonge à mesure que je m'y mets; il faudrait ensuite beaucoup de temps et de patience pour ordonner tout cela; je n'aurai peut-être jamais ni l'un ni

l'autre. Ce sera votre affaire, quand je ne serai plus de ce monde. Mais savez-vous une réflexion qui me travaille quelquefois? Je me dis: «S'il arrivait qu'un jour mon fils publiât tout cela, que penserait-on de moi?» Il me prend une inquiétude qu'on ne me crût mauvaise, ou du moins malveillante. Je suis à chercher des occasions de louer; mais cet homme a été si assommateur de la vertu, et nous, nous étions si bas, que bien souvent le découragement prend à mon âme, et le cri de la vérité me presse. Je ne connais personne, non personne que vous à qui je voulusse livrer de pareilles confidences.

J'ai fini Jeanne d'Albret; cette *Saint-Barthélemy* m'a suffoquée. Ce n'est pas tant la grande tuerie, tout atroce qu'elle est, mais une année entière de dissimulation pour couvrir ce noir projet, mais un pape qui fait des processions en actions de grâces, mais le nom de Dieu, la messe, la prière! Ah! les hommes, les hommes! Comme chaque siècle les façonne selon le vent! Cette Jeanne était une femme bien remarquable, c'est un beau et fort caractère qui se dessine au milieu de ces turpitudes; c'est elle réellement qui nous a fait Henri IV. Elle me paraît très supérieure à votre Elisabeth, que je ne puis souffrir, n'en déplaise à la mémoire de madame de Staël. J'espère que nous causerons de tout cela un jour à l'aise. Je commence à être habile sur l'histoire, et elle est à présent la lecture que j'aime le mieux. Je reçois ce Salgues qui a déjà donné dix neuf livraisons, et qui n'en est qu'au début du Consulat. Il faut le lire avec défiance; mais pourtant il a rassemblé beaucoup de faits, et il m'a éclairci un temps que j'ai traversé sans le regarder. Mes seize ans, votre père et votre naissance me donnaient

tant de bonheur, l'ombrage du marronnier de Saint-Gratienme couvrait tellement, que je ne me doutais point de ce qui se passait à Paris. Je ne sais pas un mot de tout ce gouvernement directorial, et je ne suis pas fâchée de l'apprendre. Je vois que tout était admirablement préparé pour Bonaparte, et qu'il a été fort habile à en profiter. Sa première campagne d'Italie est vraiment incroyable; le fanatisme de ses troupes était extrême. Ce fanatisme se composait, à cette époque, d'une haine contre les rois, hors de toute mesure; mais de la liberté, mon enfant, ah! pas un mot. Bonaparte leur a dit: «Je suis la Révolution!» Ils l'ont cru, et bien longtemps on a imaginé qu'on la conservait dans sa personne; c'est quand cette illusion s'est affaiblie qu'il a déchu; il est tombé avec elle. Je crois que voilà son histoire.

Mon ami, je me fais une grande joie de vous revoir; je découvre ce plaisir vingt fois par jour au bout de mes pensées; réellement, il me semble que je deviens tout incomplète quand il y a longtemps que nous sommes séparés. Ah! ma vie s'arrange mal, et pourtant elle passe. Adieu.

CCCLXXIII. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Table des matières

Paris, dimanche 11 octobre 1818.

Il arrive ici une chose assez singulière. Vous savez avec quelle certitude, quelle confiance, je vous ai annoncé la nouvelle de cette évacuation signée. Je sortais de chez M. de Barante, à qui mon patron l'avait écrite. J'y avais vu madame de Labriche toute réjouie, et ses joies sont officielles. Eh bien, voilà qu'un journal annonce la nouvelle, et *le Moniteur* la rétracte à moitié. De là cette indécision où l'on laisse le public, lorsque tout le monde sait l'arrivée de M. de Garaman; de là les bruits de bourse, de café, de foyers; la supposition de conditions onéreuses, telles, par exemple, que le paiement d'une ou de plusieurs années de la solde de la troupe d'occupation, même après leur départ. Tout cela fait un mauvais effet. Y a-t-il là-dessous de ces petites cachotteries qu'une fausse prudence conseille quelquefois, et qui n'ont jamais servi à rien? Les gouvernements sont un peu comme les traîtres de mélodrame, qui disent à part: *Dissimulons!* D'un côté le public est toujours dans la confiance, et il n'y a que les auteurs qui aient l'air de s'y tromper, parce que c'est là leur rôle; c'est encore le cas du mot de Bazile.

Je sais quelqu'un dont les paroles sont loin de cet inutile entortillage, dont les sentiments n'ont point de ces fausses restrictions, dont les idées sortent toutes fortes et toutes vraies, c'est vous. Je doute qu'il y ait trois femmes, et guère plus d'hommes, qui aient une correspondance semblable à la vôtre. Vos deux dernières lettres sont étonnantes; et voilà ce que c'est que d'être dans le vrai une seule fois. Tout va de suite après, car avec tout votre esprit, si d'heureuses circonstances et surtout votre caractère ne vous avaient aidée, vous n'auriez jamais pu arriver à une manière si simple et si juste de voir les choses.

Je suis tout embarrassé des éloges que je viens de vous donner; car je voudrais ajouter que je m'aperçois de plus en plus que vous êtes celle qui m'entendez le mieux. Ce que vous me dites de notre séparation, je le sens bien vivement. Il y a longtemps que je veux vous écrire là-dessus une grande lettre, et je remets toujours au prochain numéro. J'attendrai peut-être que vous soyez ici. Il me semble qu'il ne faut pas tant vous inquiéter de ce voyage; je vous ai vue faire celui de Toulouse par des temps analogues, et avec bien d'autres tracas, ma foi! J'ai absolument besoin que vous veniez ici; j'y compte, et je ne vois pas pourquoi, empaquetée jusqu'aux oreilles, vous craindriez de faire une route qui est courte et bonne. Nous préparerons tout ici conformément à vos intentions.

Avez-vous lu *Le Conservateur*? Je vous dirai que, si j'étais sur le terrain des *ministérialistes*, je serais embarrassé de bien répondre à M. de Chateaubriand. Mais, sur le terrain où je suis, il me semble qu'il est facile de le vaincre, en le ramenant malgré lui dans la sphère des idées générales. Il

faut faire les petits Hercules avec ce petit Antée. La terre n'est point à nous encore; mais nous régnons dans les airs, c'est toujours quelque chose, et puis, patience, le sol s'affermir tous les jours. Vous savez les belles paroles de Montesquieu qui seront, je le jure, l'épigraphe de tous mes livres, si j'en fais jamais. «Encore un peu de temps et elle triomphera.» Or voici: la Révolution, c'est-à-dire l'œuvre des siècles, ou, si vous voulez, le renouvellement progressif de la société, ou encore sa nouvelle constitution, a fait pour nous un besoin, un devoir, un droit, ce que vous voudrez, des deux principes que vous savez. Bonaparte a adopté l'égalité; il a cru pouvoir se passer de la liberté, et, quoiqu'il la rem-0 plaçât par beaucoup d'autres choses, telles que des conquêtes, des prix décennaux, des abattoirs, des fontaines, il est tombé. Messieurs les *ultrà* adoptent, eux, la liberté, mais ils veulent se passer de sa jumelle l'égalité. Or la première, sans la seconde, n'est plus la même pour tous; elle devient un privilège; et messieurs les *ultrà* qui ne remplacent même pas l'égalité aussi bien que Bonaparte faisait de la liberté, messieurs les *ultrà*, qui n'ont à nous donner à la place que des brevets, des protections et des mésalliances, tomberont, sont tombés, et surtout tomberaient, s'ils se mettaient jamais à gouverner.

Il y a enfin un certain parti incolore qui voudrait bien faire du Bonaparte à l'eau douce, c'est-à-dire ne pas constituer la liberté, et se servir de l'égalité comme moyen de pouvoir. Mais, comme ce parti n'a pas non plus de bien bons dédommagements à nous donner en retour de la liberté sur laquelle il nous chicane, il tombera aussi; et, en effet, ceux qui l'ont quelquefois suivi ont été quelquefois ébranlés; et,

s'ils se sont sauvés, c'est parce qu'ils ne l'ont pas suivi toujours. Je voudrais que l'on fît un mot qui désignât et comprît en même temps la liberté et l'égalité, afin qu'il ne fût plus possible de choisir un de ces deux mots qui, au fait, n'expriment que deux modifications de la même idée. Ce mot pourrait bien être *la Justice* et je m'y tiendrai jusqu'à nouvel ordre.

Ainsi, monsieur de Chateaubriand, vous avez beau faire, vous avez beau avoir de l'esprit, quelquefois de la raison, l'inconséquence perce à chaque instant dans votre lettre. Tenez, tout vous trahit, cette recherche, cette affectation épigrammatique, ce ton sentencieux, ces allusions, ce style académique, lorsqu'il s'agit de politique spéciale, cela indique tout de suite l'écrivain qui n'est pas fait pour être populaire. Ce ne sont point les Isocrate, ni les Rivarol, mais les Démosthènes et les Mirabeau qui se font entendre du peuple. Ne voyez-vous pas que cette lettre que vous vous faites écrire par votre imprimeur, qui vous appelle «monsieur le vicomte» et qui vous parle de son respect, et des remerciements hautains que vous lui adressez pour les marques de dévouement qu'il vous a données, et enfin ce *J'ai l'honneur d'être bien parfaitement*, et toute cette étiquette au commencement d'un ouvrage où vous devez remplir le rôle d'écrivain politique, c'est-à-dire un rôle de citoyen, tout cela trahit déjà une vanité aristocratique? Et c'en est assez pour que vous ne trouviez point d'intelligences dans la nation. Ce n'est pas tout: je vois ici poindre jusqu'à la vanité personnelle. Car pourquoi dites-vous toujours: *moi et mes amis*? Nous autres révolutionnaires, nous disons: *mes amis et moi*.

Pardon de la digression. Vous me dites des choses excellentes sur Bonaparte, sur l'éducation, sur l'administration, et je n'y répons point. Je ferais des ouvrages, et mon père se moquerait de moi, ou de nous.

CCCLXXIV. CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Table des matières

Paris, vendredi 16 octobre 1818.

J'ai été à Champlâtreux au commencement de cette semaine, et m'y suis fort amusé. Il y avait là un homme qui m'a tant fait rire, que j'ai cru un moment retrouver cette gaieté qu'on m'attribuait autrefois, je ne sais pourquoi. Dans un intervalle, j'ai tâché de faire causer le patron. Il y a quelque chose de pénible à l'entendre. C'est assurément un des hommes les plus éclairés, les plus clairvoyants qu'il y ait; mais on sent que son caractère, sa santé, les circonstances où il s'est trouvé, rendent toutes ses qualités stériles pour les autres, et pour lui-même. Il est si dégoûté, il a si peu de confiance aux hommes, il est si incapable d'espérance, qu'il n'est plus en état d'agir puissamment en rien. Il a un mérite qui, au reste, n'est pas rare dans ce temps-ci, mais il l'a à un haut degré, c'est d'être grand critique; voilà tout. C'est encore un de ces hommes qu'il faudrait beaucoup consulter, mais le mettre à la tête des choses, non; et même, en le consultant, il serait nécessaire de lui donner toutes ses cautions, de le rassurer, ou d'exciter au moins sa vanité, de manière qu'il fût plus tenté de parler que de se taire. Encore un malheur: C'est qu'ayant

soldé leur compte à toutes ses opinions, il y a longtemps, il ne les examine plus, ne s'en sert plus, et n'en accepte pas de nouvelles. Il ne lui arrive presque plus rien, et son esprit va au jour le jour. Là où les autres voient tout facile, il distingue très bien les obstacles; mais il les prend souvent pour des impossibilités, et en ceci il a tort; car il en résulte qu'il baisse la tête, et reste en repos. Il ne sait lutter contre rien; c'est son grand défaut.

Voilà donc enfin ce départ des étrangers arrêté, c'est quelque chose; moi, j'en suis ravi. On nous dit toujours: «A présent que voilà les étrangers partis, il faut être sages.» Il semble réellement que la France soit mineure, et que l'Europe ait sur nous un droit de tutelle. En ce cas, je dirai comme Figaro: «Elle vient de s'émanciper.» Assurément, il y a des dangers dans notre situation; mais, en même temps, que de causes de sécurité! Le gouvernement peut, en deux ou trois années, nous mettre hors de tout péril, en achevant de substituer les choses aux hommes, et de rendre notre tranquillité plus indépendante de la vie ou de la puissance de tel ou tel individu, en la rattachant à des institutions. C'est là ce qu'il est désirable qu'il comprenne; car assurément il nous donne à peu près tout ce qu'il nous faut de repos et de liberté; mais ce qu'il ne nous donne pas assez franchement, ce sont des garanties. Au rebours de la plupart des gouvernements, il aime mieux nous accorder la liberté de fait que de droit; il nous faut l'une et l'autre, afin que nous puissions la conserver un jour comme une jouissance et comme une propriété; notre cause sera bonne alors de toutes manières, et un peuple est bien fort lorsqu'il

a à sauver quelque chose de réel et de légitime. Je suis très sûr que vous êtes de cet avis.

Je compte toujours sur vous le mardi d'après la Toussaint. J'ai grande envie de vous voir; plus je vais, plus vous me paraissez la femme la plus sensée que je connaisse. C'est dommage que vous soyez un peu lourde; mais, enfin, on ne peut tout avoir, et je le suis aussi.

Nous allons avoir beaucoup de livres. M. de Forbinva publier, au Jour de l'an, un récit de son voyage; Claracompte donner des lettres sur l'Italie, qui, j'ai peur, ne vaudront rien. Villemain lance décidément dans le public sa vie de *Cromwell*, et il en tremble de peur. Votre petit Le Clerc imprime un essai de traduction de Platon. Le Tasse de M. Baourrisque d'être un très bel ouvrage, et enfin Scribea beaucoup de vaudevilles tout prêts. On devait nous donner une tragédie de *Bélisaire* de M. de Jouy. Elle a été défendue, fort sagement à mon avis, mais un peu tard. Les comédiens l'avaient apprise, et maintenant il faut en remettre une autre à l'étude. Cela nous renvoie un peu loin. Lemer cier vient de publier une brochure sur le second Théâtre-Français; je ne sais ce qu'il y dit. Il risque toujours d'être bizarre sans éviter d'être commun Il court cent bruits plus ou moins absurdes sur Bonaparte. Je voudrais que les souverains fissent une convention ou une déclaration authentique, sur la manière dont il est ou sera traité, afin de faire cesser toutes les nouvelles dont on nous fatigue à cet égard depuis trois ans.

**CCCLXXV.
MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS
CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS**

[Table des matières](#)

Lille, vendredi 16 octobre 1818.

Le remède nous a fait quelque bien, mais nous ne sommes point entièrement dégagés. Je dis *nous*, mon ami, et j'ai raison, car je suis plus mal à l'aise de voir souffrir votre père que si j'étais moi-même dans mon lit. Il est un peu triste, et surtout fort impatient de cette contrariété, dans ce moment. En effet, il lui sera impossible d'aller à Valenciennes, et il eût voulu y être, moins pour y voir les souverains, que pour y maintenir le bon ordre par sa présence. Les commissaires de police lui écrivent que le peuple flamand est si échauffé, que les troupes étrangères pourraient bien être insultées, et peut-être les souverains seront-ils assez mal reçus. On prend, à tout moment, mille précautions, et jamais pauvre homme malade n'a peut-être écrit, ou au moins dicté, plus de lettres que votre père depuis trois jours. On a soin d'éviter jusqu'aux moindres prétextes qui exciteraient le bruit. Les souverains doivent passer une soirée au spectacle de Valenciennes. Comme la troupe est fort mauvaise, et pourrait donner lieu à des sifflets qui en éveilleraient d'autres, on lui adjoint des acteurs de notre théâtre, un peu moins mauvais, afin que la

nouveauté, en amusant le public, lui laisse moins de temps pour se livrer à quelque chaleur. Vous voyez que c'est bien songer à tout.

D'un autre côté, notre monde militaire s'agite ici quelque peu. M. de Jumilhac croit qu'il est de son devoir d'aller voir l'empereur de Russie, et de se trouver à cette revue; notre garnison le blâme de porter son uniforme français au beau travers de ces escadrons étrangers, et voilà notre lieutenant général assez embarrassé. C'est une multitude *de dits et redits* insupportables. Au moment où je vous parle, voilà le général saxon, qui a réellement une peur effroyable, qui demande à votre père de protéger sa troupe contre les paysans. Les ordres portent que les troupes se rendront à Douai pour la revue, et qu'ensuite elles reviendront dans leurs cantonnements pour les quitter deux jours après. Les habitants ne veulent point entendre à ce retour, et disent que les Saxons, une fois éloignés, ne seront plus reçus s'ils reparaissent; on adresse des lettres à tous les maires, on met la gendarmerie dans ses cantonnements, et surtout on engage fort les étrangers à ne montrer aucun effroi, parce qu'ils rendraient nos paysans entreprenants.

Samedi.

Vous imaginez bien que nous n'avons pas pu faire de grands pas depuis hier, cependant la nuit a été passable, et votre père me paraît plus content de toute sa personne.

Mais, mon enfant, quel mauvais malade est un préfet occupé, et quel bon marché je ferais si je pouvais, au lieu

d'être la garde, me mettre au lit en sa place! Je me rappelle ce que disait Corvisart: «C'est un état que la maladie; il faut s'y soumettre et le savoir faire comme les autres, et les gens du monde ont le tort de le compliquer par mille tracas étrangers.» C'est bien ce qui nous arrive en ce moment, et, à dire vrai, tout ce que je vous contais hier est bien fait pour impatienter. Vous êtes homme à dire: «Les embarras de mon père passeront, et c'est toujours un grand bien que les étrangers emportent cette petite terreur sourde que leur inspirent nos habitants.» Je serais assez de votre avis, pourvu que vous me permettiez de souhaiter que nous n'allions pas jusqu'aux voies de fait.

Vous avez bien raison de dire que les circonstances, et un peu le caractère, contribuent à donner de la rectitude à l'esprit. Sans cet accompagnement, à lui seul, il est sujet à *gauchir*, comme nous disions autrefois. Vous pourriez vous vanter d'avoir été très utile au mien. La force avec laquelle certaines opinions se sont développées chez vous m'a rendue d'abord attentive; le désir de vous redresser si vous vous trompiez, et surtout celui de vous trouver dans une ligne droite et d'y marcher avec vous, parce que j'aime partout votre compagnie, m'ont défendue des préventions, et je me suis éclairée. Voilà donc mes *circonstances*, à moi. Vous y serez toujours pour une grande part, et peut-être, sans vous, ne serais-je pas si bien hors des préjugés communs. Prenez donc garde à ne point m'entraîner à votre suite dans quelques égarements, et tâchons de ne pas aller trop loin.

J'avance fort dans les *Mémoires de Sully*. C'est une lecture charmante qui amène sans cesse des

rapprochements, et que devraient faire très exactement tous les rois. Il faut convenir que c'est un bien heureux concours de circonstances que cette union de deux hommes qui se convenaient si parfaitement. Mais l'honneur en reste encore à Henri IV, d'avoir senti tout le mérite sévère, et tant soit peu grondeur, de Sully. Il faut être un homme bien supérieur, quand on est roi, pour tant aimer qui nous gêne. Cet excellent roi a été *homme* toute sa vie, et c'est ce que les princes savent être le moins.

M. de Jumilhac est très mécontent de voir le général Dessolesvenir faire aux souverains les honneurs de sa division; nous avons ici M. le comte de Rastignac, qui va voler à cette revue avec tout l'étalage des broderies françaises, et un général Duvier, inspecteur des états-majors, qui dit: «Si on me forçait d'y paraître, du moins je laisserais mon uniforme à l'auberge.» Nos *dames* ne manquent pas de dire qu'un pareil propos annonce un homme qui pense fort mal; et moi, je retrouve mon fauteuil comme l'Henriette des *Femmes savantes*; car j'aime partout l'expression forte d'un sentiment vrai.

**CCCLXXVI.
MADAME DE RÉMUSAT A SON FILS
CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.**

[Table des matières](#)

Lille, lundi 19 octobre 1818.

Je n'ai aucune inquiétude, mon cher enfant; mais je suis fort contrariée, et attristée du malaise qu'éprouve votre père. Il est, d'ailleurs, malade fort impatient. Rien ne le distrait de l'ennui de son mal, et je m'épuise en inventions infructueuses. Avec quelque patience, nous arriverons à la fin; mais rien ne pouvait arriver plus mal à propos. En attendant, il fait un temps admirable dont nous ne profitons guère ni l'un ni l'autre; nos souverains vont avoir des jours à souhait pour leur revue. Je crois qu'ils seront à Valenciennes ce soir.

Nous avons eu, avant-hier, dans les environs, une petite aventure ridicule qui prouve dans quel effroi sont ces troupes saxonnes. Vous saurez que les paysans ont annoncé que, dès qu'ils seraient libres, ils puniraient d'une manière exemplaire les filles de leurs villages qui ont eu quelques faiblesses pour les étrangers. Au moment du départ des Saxons, deux paysannes, qui se sentaient apparemment coupables, ont voulu suivre un régiment. Le colonel s'y est opposé; cela a fait un petit bruit; quelques paysans se sont rassemblés, et, après avoir dépouillé ces malheureuses, il

les ont, je crois, fouettées, s'il faut parler net. Cette ridicule exécution a tellement épouvanté les officiers saxons, que voilà aussitôt l'alarme au camp, la générale battue, des ordres donnés pour que les troupes marchassent en corps d'armée bien serré, et un courrier dépêché ici, comme si on devait s'attendre à quelque événement. La terreur a pourtant été ici très pacifique, et les deux pauvres créatures ont payé pour tous. La joie de nos habitants va toujours augmentant; elle laissera une utile impression dans l'esprit des partants, et elle va donner au roi l'occasion d'un beau discours à la Chambre.

Si je n'étais dans mon métier de garde-malade jusqu'au cou, je vous parlerais bien encore de ce *Conservateur* et des autres qui m'ont si considérablement ennuyée. Tous ces gens-là se mettent sur un mauvais terrain en niant les effets de la Révolution; il eût été adroit à eux d'en profiter et de s'en emparer. Dans les provinces, les gentilshommes l'eussent fait facilement, et ils auraient été députés partout; cela valait mieux que de courir après des épauettes un peu trop neuves pour inspirer la moindre considération.

J'ai lu ce nouveau *Manuscrit de Sainte-Hélène*; c'est une réponse à lord Bathurst, qui ne roule que sur la sévérité du gouverneur de Sainte-Hélène; il n'y a rien de bien remarquable. Enfin, j'ai lu un assez gros volume qui s'appelle *Mémoires et Anecdotes sur la cour de Napoléon*, qui est imprimé en Belgique, d'après une édition anglaise. Il renferme des anecdotes vraies et d'autres fausses qui ont été données par une des femmes qui se tenaient dans l'appartement intérieur de l'archiduchesse, et qui a vu ce qu'on y faisait en déshabillé. J'aime mieux mes *Mémoires de*

Sully que tout cela, et nous en reparlerons quand nous n'aurons plus de fièvre bilieuse.

Adieu, mon cher enfant; je m'attriste fort de l'inquiétude que vous devez éprouver maintenant à l'arrivée de chacune de mes lettres. Je n'aime pas que ce soit avec ce sentiment que vous deviez les voir tous les matins, mais qu'y faire?